

Et ils se séparèrent.

Jusqu'à la fin d'avril les parents de Rose reçurent régulièrement une lettre tous les quinze jours. Mais le vingt mai, au matin, celle qu'ils attendaient depuis le quinze n'était pas encore arrivée.

— Je le sens, dit Jeanne agitée par des craintes de toutes sortes, ma fille est malade.

Ambroise essaya de la rassurer.

Dans la soirée, elle annonça à son mari que le lendemain elle partirait pour la ville.

— Demain nous recevrons une lettre, dit le forgeron.

— N'importe; seulement je ne partirai qu'après le passage du facteur.

Ambroise ne s'était pas trompé; une lettre arriva, en effet; mais elle était d'une écriture inconnue et justifiait toutes les craintes de Jeanne.

“ Votre fille est très-dangereusement malade, leur écrivait-on, et la supérieure croit de son devoir de vous prévenir.”

La voiture commandée par Jeanne l'attendait; son mari y prit place à son côté, et ils partirent ensemble. Ils ne s'arrêtèrent qu'à la porte du couvent qui s'ouvrit devant eux aussitôt.

Une religieuse s'empressa de les conduire à la chambre de la malade. Rose, calme comme une chrétienne pleine de foi et de piété qui, après avoir rempli son devoir sur la terre, va s'endormir dans le sein de Dieu, était mourante; mais, lorsqu'elle reconnut les visages de son père et de sa mère inclinés vers le sien, ses yeux brillèrent et un dernier sourire agita ses lèvres décolorées. Jeanne et Ambroise étaient arrivés à temps pour recevoir ses deux derniers baisers: une demi-heure plus tard, après leur avoir montré le crucifix comme pour leur indiquer

où elle avait pris sa force et où ils devaient chercher leur consolation, elle exhala son dernier soupir entre leurs bras.

Ce fut comme un coup de tonnerre qui frappa la pauvre mère en plein cœur; elle poussa un cri rauque et roula sans connaissance sur les dalles de la chambre.

Le forgeron, les doigts crispés dans ses cheveux, lançait autour de lui des regards sombres, affolés. Sa douleur éclata dans un effrayant accès de colère. Il accusa la communauté tout entière d'avoir causé la mort de sa fille.

— Oui, disait-il, les privations qu'on lui a imposées ont détruit sa santé, et elle est morte faute de soins.

— N'accusez personne de la perte de votre enfant, lui dit le vieux médecin qui avait soigné la jeune fille pendant sa maladie; le mal sous lequel elle a succombé était en elle depuis longtemps: jeune encore, elle a dû recevoir un coup violent dans la poitrine. La cause de sa mort est venue sûrement de cet accident.

A cette révélation, écrasante pour lui, Ambroise poussa un sourd gémissement et se courba en deux comme si un quartier de roche fût tombé sur sa tête.

Son regard rencontra celui de Jeanne, qui, revenant à elle, avait entendu les paroles du docteur. Il n'en put supporter la fixité, ni l'expression profondément douloureuse.

— Ah! je suis maudit, exclamait-il.

Et il s'élança hors de la chambre en criant:

— J'ai tué ma fille, j'ai tué ma fille!...

— Le pauvre homme! dit une religieuse, sa douleur l'a rendu fou.

La supérieure reprit: